

les grignoux



Gilles Grégoire
Une étude réalisée par
le centre culturel Les Grignoux

Put Your Soul On Your Hand And Walk

Comment le cinéma peut
reconnecter le monde à Gaza
et renverser les perspectives,
pour passer du statut de spectateur·ice
à celui de protagoniste



Table des matières

En tant qu'organisme d'Éducation permanente, les Grignoux ont pour mission de publier et diffuser gratuitement des contenus destinés à favoriser l'émancipation des publics adultes, essentiellement via le secteur associatif. Sous forme d'analyses, d'études ou encore d'outils pédagogiques, les textes proposés visent ainsi à aiguiser l'esprit critique des spectateurs et spectatrices de cinéma. Ce travail s'inscrit dans ce cadre.

Table des matières.....	2
Introduction	3
Résumé du film - issu du journal des Grignoux	3
Analyse politique du film	5
Atterrissage	5
La vie parmi les ruines	5
<i>Quelques exemples du contraste entre les photos dans la presse occidentale et les photos de Fatma présentées dans le film :</i>	<i>6</i>
La déconnexion : de la contrainte au médium	13
Un film-miroir aux multiples reflets	15
• Fatma et ses photos, la résistance des Gazaouis et l'avancée du génocide.....	15
• Les histoires de Sepideh et Fatma, les histoires de l'Iran et de la Palestine	16
• Sepideh et nous	18
• L'hors-champ, du monde vers Gaza et inversement	19
Renverser la perspective, devenir protagoniste	21
Reconnecter le monde à Gaza.....	21
Elargir le champ et préserver les futurs possibles.....	24
Pour découvrir autrement le travail de Fatma :	31

Introduction

En partenariat avec le Festival Voix de femmes, les Grignoux ont organisé, le dimanche 14 septembre, une soirée-rencontre autour du film « Put your soul on your hand and walk » (en salle à partir du 24 septembre), projeté en avant-première en présence de sa réalisatrice Sepideh Farsi.

Nous avons ainsi eu l'occasion de la rencontrer, d'échanger avec elle et de profiter de la rencontre entre elle et le public.

Cette étude fait donc suite à cette riche rencontre et, si elle se centre sur le film en tant que tel, elle puise également dans les éléments échangés avec Sepideh Farsi pour nourrir son propos et nous permettre de lancer une recherche sur les processus filmiques qui permettent à une cinéaste de participer à changer la perspective des spectateur·ices en les incitant à devenir eux-mêmes protagonistes du sujet traité.

Concrètement, le but de cette étude est non seulement de chercher à comprendre ce que le film nous dit de la situation à Gaza et de comment les Gazaouis réagissent au torrent de violence génocidaire qu'ils et elles subissent, mais aussi et surtout de le faire via notre perspective de spectateur·ices occidentales. Il s'agit donc de s'intéresser à nos propres moyens d'actions pour faire échos tant à la détresse qu'à la détermination incroyable des Palestinien·nes.

Résumé du film - issu du journal des Grignoux

Put your soul on your hand and walk,

de Sepideh Farsi

France/Palestine/Iran, 1 h 50, 2025

Sepideh Farsi nous plonge dans la guerre à Gaza sur une période de 200 jours à travers sa correspondance téléphonique avec Fatem Hassona, une jeune Gazaouie photographe. *Put Your Soul on Your Hand and Walk*, sélectionné à l'ACID au Festival de Cannes, se situe entre le coup de cœur et le coup-de-poing, entre la joie de vivre et l'horreur du colonialisme.

Sepideh Farsi est une cinéaste iranienne engagée. Elle a connu l'enfermement en Iran à cause de ses prises de positions politiques. Le fait qu'elle ait été muselée dans son pays d'origine la motive sans doute à rendre compte de ce que les Gazaouis subissent actuellement sur leur territoire : le génocide d'Israël contre le peuple palestinien. La réalisatrice décide de faire le lien entre les habitant·es de Gaza et le reste du monde et, via son réseau, elle rencontre — par téléphonie via Internet — Fatem Hassona, une jeune photographe d'une vingtaine d'années.

Une complicité naît entre ces deux femmes, et Sepideh nous livre une partie de leurs conversations au cours desquelles on découvre, en même temps qu'elle, Fatem. Malgré les bombardements incessants, les attaques ciblées et ses proches décédés, Fatem garde une joie de vivre déconcertante, toujours souriante et optimiste. Elle pose son regard critique sur Israël, parle de "son Gaza" comme de tout ce qu'il lui reste et témoigne, notamment en nous montrant son impressionnant travail de photographe, de ce que cela signifie de vivre sur un territoire mutilé par la colonisation et la guerre.

Toutes deux professionnelles du monde de l'audiovisuel, l'une ayant fait le choix de rester à Gaza pour la documenter, l'autre ayant la possibilité de diffuser son travail, c'est ensemble qu'elles nous livrent une partie de la vie à Gaza en cette période macabre.

La jeune Fatem, qui avait la vie devant elle, est décédée avec sa famille sous les bombes, le 16 avril 2025, alors que le film était à peine terminé. Cela nous révolte, comme le massacre en cours, et nous rappelle aussi à quel point l'outil audiovisuel peut avoir une terrible force de dénonciation et de positionnement.

Ludivine Faniel, Les Grignoux

Analyse politique du film

Atterrissage

Un atterrissage. C'est par cette image que la réalisatrice Sepideh Farsi décide d'ouvrir son film « *Put on your soul on your hand and walk* » et annonce ainsi directement le voyage qu'elle compte proposer aux spectateur-ices : fini les images « du dessus », de « l'extérieur » que nous proposons habituellement les médias occidentaux,¹ Sepideh² veut nous emmener au sol, parmi les Gazaouis, au cœur de leur survie dans leurs villes détruites par la folie génocidaire de l'État israélien. Elle cherche à nous lier à leur quotidien, à leur intimité et à leur sort, malgré tous les moyens mis en œuvre par l'armée occupante pour maintenir l'omerta sur les crimes de masse qu'elle y perpétue.

La vie parmi les ruines

Pour cette immersion sous les bombes, Sepideh a choisi de confier notre regard à Fatma Hassona, une photoreporter gazaoui internationalement reconnue qui vit à Gaza depuis toujours et documente le génocide au quotidien. Son récit mais aussi ses photographies seront nos guides. Durant tout le film, Fatma nous emmène parmi les ruines de cette région habitée depuis plus de trois millénaires et devenue, à cause du sionisme³, territoire occupé depuis 1967, sous blocus depuis 2005 et en cours d'extermination depuis octobre 2023.

Ce qui nous saisit immédiatement et durant à peu près la première moitié du film, c'est à quel point les images qui nous sont données à voir contrastent radicalement avec celles auxquelles on pourrait s'attendre quand on suit les événements dans la presse.

Il y a d'abord, évidemment, le sourire de Fatma, son aura rayonnante, déroutante aussi, lorsqu'on sait ce qu'elle et ses compatriotes vivent au quotidien. Ce sourire, on le découvre en avril 2024, alors que Gaza est sous le feu israélien depuis près de 7 mois et que déjà, au bas mot, 34.000 Palestinien·nes autour d'elle ont été tué·es et 76.000 blessé·es.⁴ Elle continue à l'afficher, large et fier, comme en défiance à la brutalité de l'armée coloniale israélienne, alors même qu'elle

¹ Que ce soit littéralement, par l'abondance d'images de décombres de bâtiments aux histoires anonymisées quand on les voit depuis le ciel ou, plus figurativement, par les images prises du point de vue des travailleur·euses humanitaires sur place ou avec la pseudo-neutralité des caméras des journalistes, comme externes aux événements qu'ils racontent. Voir point suivant pour creuser cet aspect.

² La réalisatrice apparaissant régulièrement dans son film en étant appelée par son prénom et l'ayant nous-même rencontrée en échangeant chaleureusement dans les mêmes termes, nous nous permettrons de continuer à l'appeler simplement « Sepideh » dans ce texte, en espérant qu'elle nous pardonne si nous abusons de familiarité à son égard.

³ Le sionisme est une idéologie politique apparue au XIX^{ème} siècle et qui prône la migration du « peuple juif » vu comme un ensemble uniforme vers la Palestine. Comme on le verra dans la dernière partie de ce texte, ce concept a évolué d'une pensée marginale fondamentaliste basée sur le mythe hébraïque du « retour à la Terre promise », pour devenir un mouvement structuré sous pression de l'antisémitisme européen et avec le soutien de puissances coloniales européennes et des États-Unis. Il constitue aujourd'hui le fondement politique de l'État d'Israël. Voir : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Sionisme>

⁴ Ces estimations étant, déjà à l'époque, vraisemblablement très sous-évaluées.

Voir : Médecins sans frontières, « Gaza : les « meurtres silencieux » de la guerre », le 30 avril 2024. URL : <https://www.msf.fr/actualites/gaza-les-meurtres-silencieux-de-la-guerre> (page consultée le 10 septembre 2025)

raconte la mort de treize membres de sa famille, parmi les plus proches d'elle : ses grands-parents, son oncle, sa tante et ses cousins et cousines de 8, 10, 11, 13, 18 ans et de 12 mois à peine... Il persiste même, tant bien que mal, malgré ses pleurs, alors qu'elle fait le récit du meurtre de sa grand-mère et de sa tante dont la tête arrachée de son corps a été, dit-elle, la seule chose qu'on ait retrouvé d'elle. Croire que ce sourire opiniâtre rendrait compte d'une forme d'habitude à l'horreur serait sans doute une grave erreur de jugement. « On ne s'habitue pas aux massacres, dit Fatma. On s'habitue à continuer à vivre [malgré eux] ».

Cette ténacité de la vie des Gazaouis malgré les massacres, c'est en fait précisément ce que Fatma semble vouloir témoigner au monde. A travers son sourire et ses paroles, suppose-t-on mais sans doute encore plus à travers ses photos qui sont le reflet manifeste de cette volonté. Celle-ci apparaît de manière éclatante dès les premières photos montrées dans le film, tant elles n'ont rien à voir avec les images de pleurs et de mort qui constituent l'immense majorité des portraits de Gazaouis, du moins dans les quelques journaux occidentaux qui se sont enfin mis à documenter le génocide.

Quelques exemples du contraste entre les photos dans la presse occidentale et les photos de Fatma présentées dans le film :

Photos dans la presse :



« Photo d'illustration de la misère à Gaza. » - AFP.

Issue d'un article du journal *Le Soir*⁵, elle vise à mettre l'accent sur la détresse de cet enfant palestinien face à la famine instaurée par l'armée israélienne : l'enfant pleure, recroquevillé, il sert une casserole vide contre lui. Dans le fond, on entrevoit des ruines de bâtiment. Tout dans la photo illustre la tristesse et la désolation ambiante.

⁵ « Famine à Gaza : le chef de l'OMS appelle Israël à arrêter la « catastrophe » », *Le Soir*, 5 septembre 2025. URL : <https://www.lesoir.be/697360/article/2025-09-05/famine-gaza-le-chef-de-loms-appelle-israel-arreter-la-catastrophe> (page consultée le 10 septembre 2025)



« Des enfants lors d'une distribution de nourriture à Khan Younés, le 22 juillet 2025. » - AFP. Issue d'un article du journal *Le Monde*⁶, également sur le sujet de la famine, cette photo met également l'accent sur la faim (la casserole vide est au centre de la photo) et la détresse des enfants palestiniens, sur l'urgence, sur le chaos engendré par la situation : de nombreux enfants sont dans le champ de la photo, ils ont l'air compressés par la cohue sur la clôture qui leur barre la route (la photo prise de l'autre côté de la clôture témoigne d'une forme de distance par rapport à leur enfermement), leurs visages expriment la peur et la détresse

Photo de Fatma :



Le sujet est le même (la faim des enfants comme le montre les casseroles vides qu'ils tiennent) mais le traitement de Fatma est tout autre : les visages des enfants sont crispés (sans doute par la faim et l'attente) mais ils expriment plus la force et la détermination. Le garçon regarde droit dans l'objectif (il s'adresse à nous qui le regardons) qui se tient à sa hauteur en plan américain (c'est-à-dire coupé au niveau des jambes, ce qui implique que c'est lui le vrai sujet de la photo), il se tient droit, ses deux mains fermes sur sa casserole, il force un sourire. Lui et les autres enfants semblent attendre patiemment leur tour dans la file. On peut avoir l'impression de faire partie de cette file et de voir les enfants juste derrière nous.

⁶ « Qu'est-ce que l'état de famine et pourquoi a-t-il été déclaré dans le gouvernorat de la ville de Gaza ? », *Le Monde*, 22 août 2025. URL : https://www.lemonde.fr/planete/article/2025/08/22/qu-est-ce-que-l-etat-de-famine-et-pourquoi-a-t-il-ete-declare-dans-le-gouvernorat-de-la-ville-de-gaza_6633528_3244.html (page consultée le 10 septembre 2025)

Photo dans la presse :



« Une famille déplacée s'est installée au milieu des destructions à Jabaliya, dans le nord de la bande de Gaza, le 24 août 2025 ». - Bashar Taleb/AFP.

Issue d'un article du *Monde*, la photo est prise en plongée (du haut vers le bas), ce qui rend les sujets plus petits, « dominés ». Les personnes sont sales, accroupies au sol. Leurs regards sont tournés vers leur maigre repas et leurs visages nous sont donc essentiellement détournés. Leurs émotions sont impossibles à identifier sous cet angle. L'accent semble donc être mis sur le côté précaire, quasi primitif de leur survie.

Photos de Fatma :



Sur les deux photos de la page précédente, les familles sont photographiées à leur hauteur. Elles sont assises sur des sièges, des blocs et même un fauteuil. Les sujets sont ancrés dans leur positions. Sur les deux photos, la personne au centre (l'homme et le jeune garçon en bleu foncé) a presque un air souverain. Les visages des adultes semblent inquiets, mais déterminés. Sur les deux photos des petites filles rient. Les photos sont prises en plan large, de face, ce qui laisse croire que le décor derrière eux a un lien avec eux. Peut-être s'agit-il des restes de leurs maisons qu'ils gardent ? A nouveau, le regard des sujets est dirigé vers l'objectif et appuie ainsi notre lien à eux.

La photo ci-dessous est prise en plan très large. Les personnages sont sous le toit qui assombrit le haut de la photo. On perçoit ainsi l'immensité de la destruction, son poids et sa menace sur les habitant-es. Toutefois, les enfants se tiennent debout et un des deux avec les mains sur les hanches et le regard vers les ruines. Il semble déterminé à faire face à cette situation, comme s'il s'apprêtait à reconstruire.

Dans les trois cas, l'impression évidente est la mise en lien des sujets avec leur environnement. L'impression qui ressort est que celui-ci leur appartient et qu'ils sont déterminés à y rester.



Bien sûr, montrer la destruction, les morts et donc les crimes d'Israël est nécessaire et il est assez probable que le public occidental soit davantage indigné par ceux-ci en y étant visuellement confronté. Et ce, bien que les images montrées ne soient, dans la plupart des cas, que de pudiques aperçus de l'extrême violence israélienne qui résonne autrement plus crûment quand elle est décrite factuellement par les Gazaouis⁷. Il ne s'agit donc pas tant, ici, de critiquer le travail des quelques rédactions occidentales qui font au moins ce travail, que de souligner le contraste de leurs images avec celles de Fatma, pour rendre encore plus évidente la spécificité de celles-ci et l'apport intrinsèquement politique de son travail.

⁷ Pour un exemple de ce genre de témoignages directs de la violence inouïe de l'armée israélienne afin de sortir de l'approche froidement comptable des meurtres de Gazaouis, nous vous invitons à voir le film « La Voix de Hind Rajab » de Kaouther Ben Hania (voir : <https://www.cineart.be/fr/films/the-voice-of-hind-rajab>), qui sortira dans nos salles le 19 novembre 2025.

« Avant, je prenais des photos de gens beaux, dans de beaux contextes. Aujourd'hui, tout est noir, rempli de tristesse et de destruction. J'essaie de trouver la vie dans ce qu'il reste de ce monde, dans toute cette mort », dit-elle. Le travail de Fatma, c'est un travail de fouille photographique. Elle recherche la vie et la montre crispée, comme ramassée sur elle-même et réduite à sa plus simple essence pour faire face à la tempête de violence qui s'abat sur elle, mais ce faisant, elle exalte aussi toute la splendeur de sa force de résilience et la puissance de sa résistance face à la destruction.

Cette force de résistance, elle apparaît d'autant plus incroyable lorsqu'on la met en parallèle avec la détermination sadique et les moyens inépuisables avec laquelle le gouvernement israélien entend détruire toute possibilité de vie palestinienne présente et future à Gaza. « Aujourd'hui, même la survie est interdite [par Israël] » dit très justement Fatma à Sepideh dès le 30 avril 2024. En effet, si la famine organisée aujourd'hui par Israël est mise en évidence dans les journaux au côté des bombardements intensifs, l'action génocidaire d'Israël s'étend encore au-delà : destruction délibérée des terres agricoles, bombardement au phosphore blanc (pouvant continuer, bien après qu'il ait été répandu, à tuer de manière atroce les personnes qui entre en contact avec), contamination des nappes phréatique et raréfaction extrême des sources d'eau potable (déjà réduite à 5 % de leur capacité normale 10 jours seulement après le début de l'offensive de Tsahal⁸ en octobre 2023), usage de mines répandues à travers toute la région, pollution massive de l'air provoquant des infections respiratoires, etc.⁹ Un rapport de l'ONU du 2 janvier 2024, relayé dans le journal *Le Monde*¹⁰, dénombrait déjà plus de 179.000 cas d'infection respiratoires aiguës, 136.400 cas de diarrhée chez les enfants de moins de 5 ans, 55.400 cas de gale et de poux et 4.600 cas de jaunisse. Margaret Harris, porte-parole de l'OMS alerte que « Nous verrons plus de gens mourir de maladies que nous n'en voyons tués par les bombardements si nous ne pouvons pas remettre en place un système de santé ». Wim Zwijnenburg, expert en désarmement pour l'ONG *Pax for Peace* ajoute que certaines parties de la bande de Gaza peuvent déjà être considérées comme inhabitables par les générations futures : « Les gens ne pourront pas retourner dans ces endroits. Il n'y a rien pour espérer rebâtir une société humaine » dit-il.¹¹

A cette destruction terrible, systématique et planifiée s'ajoute, comme le souligne Fatma une autre forme violence génocidaire : « Ils volent notre nation, nos traditions, ... Je pense qu'ils veulent tout nous prendre, des plus petites choses, aux plus grandes. » « Par exemple, ils veulent faire croire que ce sont eux qui ont inventé le houmous et les falafels » s'indigne-t-elle, alors que ces plats sont des icônes culturelles arabes levantines depuis des siècles. En comparaison avec les bombardements, cela peut paraître anecdotique mais il n'en est rien. En effet, le projet sioniste est un projet de colonie de peuplement permanent et, dans cette optique, la construction du récit et de la culture nationale israélienne passe non seulement par l'effacement et le remplacement physique des Palestinien·nes,

⁸ Nom hébreu de l'armée israélienne.

⁹ Ynès Khoudi, « L'autre menace pour Gaza : sols et air pollués, eau contaminée », *Le Monde*, 1er février 2024 URL : https://www.lemonde.fr/international/article/2024/02/01/sols-pollues-armes-au-phosphore-eau-contaminee-a-gaza-la-crise-sanitaire-pourrait-etre-plus-meurtriere-que-les-bombes_6214176_3210.html (page consultée le 16 septembre 2025).

¹⁰ *Le Monde*, *ibidem*.

¹¹ *Le Monde*, *ibidem*.

mais aussi par l'appropriation de leur histoire et de leur culture. Ce que cherche à faire Israël, c'est inverser les rôles en faisant croire au monde que l'endroit leur a toujours appartenu et qu'ils ne font que se battre pour récupérer une terre qui leur reviendrait de droit. C'est là le fondement même de la logique coloniale sioniste.

Et pourtant, face à cette machine implacable, dans le film¹², les photos de Fatma (qui est à l'évidence mieux placée que n'importe quel analyste externe pour évaluer l'ampleur du génocide en cours) ne montrent jamais, pas une seule fois, une personne pleurer ou se résigner. Fatma montre le courage, la détermination, la fierté même, et la résistance de la vie à Gaza face à cette destruction sioniste impitoyable. Elle explique : « Nous sommes forts et courageux. Peu importe ce qu'ils nous font supporter, ce qu'ils détruisent, peu importe s'ils nous tuent, nous continuerons à vivre, à rire, qu'ils le veuillent ou non. Ils ne peuvent pas nous vaincre car nous n'avons rien à perdre. Alors chaque jour je me dis : "vis Fatma!" »



Au fur-et-à-mesure du film, Sepideh nous montre toutefois que cette force de vie semble de plus en plus difficile à entretenir dans le chef de Fatma. Cela se voit tant sur son visage et son énergie que dans ses photos et c'est en quelque sorte malgré elle que Fatma nous illustre la marche infernale et le rapport de force insoutenable instauré par la machine de destruction israélienne. Plus on avance dans le film et plus Tsahal sème la mort de plus en plus largement à Gaza. L'étau semble se refermer sur Fatma et atteindre de plus en plus sa santé physique et mentale. Elle devient de plus en plus inquiète, confuse, pessimiste. Ses photos, quant à elles, deviennent plus sombres. Sepideh nous a expliqué lors de notre rencontre qu'elle avait elle-même choisi l'ordre des photos tel qu'elles apparaissent dans le film. Mais l'évolution de ton dans les photos, l'assombrissement de ses thèmes colle en revanche strictement à la chronologie exposée dans le film. En effet, la série de photos très dure que l'on découvre vers la fin du film date de l'automne 2024, alors que dans ses échanges avec Sepideh, on retrouve Fatma de plus en plus marquée et épuisée. On voit dans cette série

¹² Mais aussi dans l'ensemble de ses photos, comme nous l'a confirmé, lors de notre rencontre, Sepideh qui a vu des centaines de photos de Fatma et connaît son travail par cœur.

un enfant qui nettoie au tuyau d'arrosage les restes ensanglantés des membres de sa propre famille, tués par un bombardement israélien.



Mais si la différence de thème est flagrante et correspond, comme on l'a dit, à l'omniprésence de plus en plus tangible du déchaînement israélien de monstruosité, à aucun moment, le traitement qu'elle fait de ce sujet ne change. Jusqu'à sa dernière apparition et aux dernières paroles qu'elle nous a transmises, jusqu'à la dernière photo que l'on voit d'elle, jamais elle n'abdique ni ne laisse entrevoir que les gazaouis pourraient le faire. She « put [her] soul in [her] hand and walk », elle « avance malgré tout » pourrait-on traduire : déterminée à rester à Gaza quoiqu'il arrive, déterminée à tenir sa position quoi qu'il lui en coûte. Lorsque Sepideh lui propose de venir à Cannes assister à la première du film, elle accepte mais insiste directement sur le fait qu'elle retournera à Gaza tout de suite après. Sans doute car elle sait (comme en témoigne la vie de Sepideh¹³) que tant que son pays n'est pas libre de l'oppression, le quitter c'est risquer de ne pas pouvoir y revenir en y étant chez soi. « My Gaza needs me », « Ma Gaza a besoin de moi », assure-t-elle, et jusqu'au bout elle sera là pour elle, jusqu'à son exécution pure et simple par l'armée israélienne...

« L'espoir est une chose très dangereuse » dit Fatma en citant le film « Les Evadés »¹⁴. Dans ce film, le personnage de Morgan Freeman soutient que l'espoir est dangereux pour soi-même (avant d'être contredit par les événements du film). Nous ne pouvons pas nous empêcher de nous dire que cette phrase, quel que soit par ailleurs le sens que Fatma a voulu lui donner au moment de la dire et dont nous n'aurons jamais le fin mot, illustre au contraire parfaitement l'inverse : l'espoir et la lutte qu'elle entretient et qu'elle incarne sont sans doute les armes les plus dangereuses auxquelles fait face le régime colonial génocidaire d'Israël. C'est en tout cas ce qu'il tend à prouver lorsqu'il se retrouve à lâchement tuer Fatma et toute sa famille pour avoir osé montrer la résistance que leur oppose les Palestinien·nes, de Gaza notamment. Ainsi, sa mort, son assassinat pour être

¹³ Voir point suivant.

¹⁴ Frank Darabont, « The Shawshank Redemption », Etats-Unis, 1994.

exact¹⁵, loin de briser son message d'espoir et de résistance transporté dans ses photos et dans le film, le transcende au contraire et souligne cruellement toute la pertinence de sa démarche et de celle de Sepideh.



La déconnexion : de la contrainte au médium

Faire passer un tel message à travers un film qui consiste, pour l'essentiel, à filmer un smartphone pendant 1h50, on peut dire, sans excès de pessimisme, que ce n'était pas gagné d'entrée de jeu. *A fortiori* quand les appels-vidéos qui font la matière brute du film sont hachés de coupures de son et d'image, quand l'appel n'est pas purement et simplement coupé. « Nous avons essayé de nous envoyer des bouts de son et des pixels, à travers les vagues d'un océan de déconnexion » nous prévient poétiquement Sepideh dans l'introduction de son film. Et pourtant, cette déconnexion incessante, la réalisatrice va réussir brillamment à la transformer d'une contrainte majeure en un moyen extrêmement efficace pour nous lier au sort de Fatma et, plus largement, à celui des Gazaouis.

Cette déconnexion, il est important de le souligner, n'est pas un aléa, un dommage collatéral de la guerre ou de la pauvreté subie par les Gazaouis. C'est, au contraire, un dispositif actif issu de la volonté de l'occupant israélien de couper Gaza du monde extérieur. En effet, Israël cherche à empêcher absolument tout témoignage de ses crimes innombrables et use pour ce faire de moyens « digne des pires régimes de la planète » dicit le journal *Le Monde*. Il le fait non seulement en interdisant l'accès à la bande de Gaza aux journalistes et documentalistes étranger·es (ce qui explique par ailleurs pourquoi Sepideh n'a pas pu faire son film sur place) mais aussi en tuant systématiquement les journalistes gazaouis comme

¹⁵ L'agence de recherche Forensic Architecture a produit un rapport très documenté qui démontre l'intentionnalité et le caractère prémédité du meurtre de Fatma et de sa famille. Voir : « Kill the press: Israel's targeting of Palestinian journalists - Case 1: The Assassination of Fatma Hassouna », Forensic Architecture, 14 mai 2025. URL: <https://staging.forensic-architecture.org/wp-content/uploads/2025/05/2025.05.14-Kill-The-Press-1-Fatima-Hassouna.pdf> (page consultée le 23 septembre 2025)

Fatma.¹⁶ C'est aussi à cette fin qu'Israël brouille la connexion à internet à Gaza et handicape à ce point les communications, notamment entre Fatma et Sepideh comme elles le mentionnent dans le film.

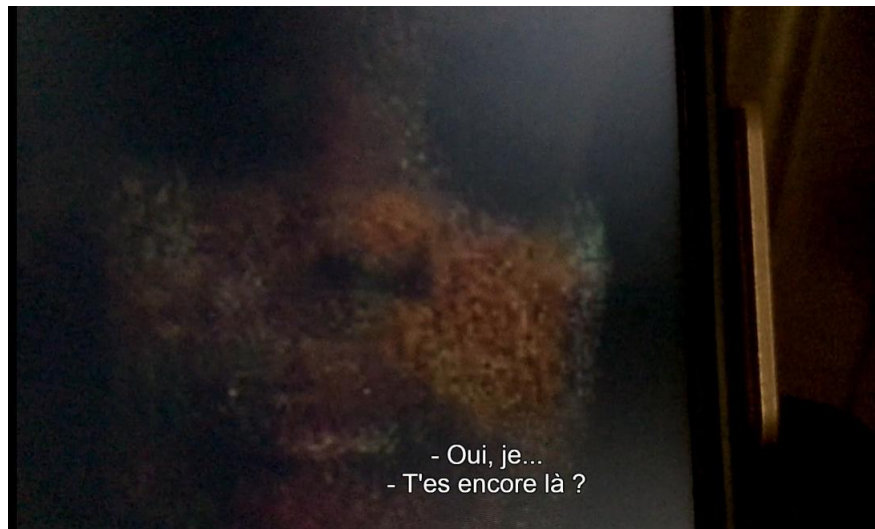
L'intensité de la déconnexion se fera de plus en plus forte à mesure que l'on avance dans le film. À un moment, parce que Fatma est contrainte de se déplacer pour échapper aux bombardements israéliens et peine à trouver du réseau. Et puis, parce qu'elle a, au contraire, de moins en moins la possibilité de se déplacer tant la destruction est partout et qu'elle et sa famille n'ont pas de meilleurs choix à faire, malgré les risques omniprésents, que de rester dans leur maison où la connexion internet s'avère trop mauvaise pour permettre une communication fluide avec la réalisatrice.

« Tu vas souffrir avec moi maintenant », dit en riant Fatma, assez tôt dans le film, au moment d'une coupure intempestive au milieu d'un appel. Et bien sûr, comme c'est souvent le cas dans les petites phrases de personnes qui vivent des enjeux si énormes, ce qu'elle évoque dépasse largement le cadre de ce qu'elle semble vouloir dire immédiatement : oui, on va souffrir avec elle de ces déconnexions et toujours plus alors qu'avance le film et que celles-ci se font plus fréquentes, plus longues. L'attente avant qu'elle ne réponde laisse toujours davantage place à l'angoisse qu'elle ne réponde jamais. « En regardant le film, on passe son temps à se demander si elle va répondre, si on va parvenir à la joindre. C'est vraiment très intense », témoigne une spectatrice très émue, après la projection lors de notre soirée-événement. Les moments où Fatma ne peut pas entendre ce que Sepideh lui dit nous font craindre qu'elle se sente encore plus seule et nous laissent sans réponse de ce qui lui arrive. « Comment va-t-elle ? », « Elle et ses proches sont-ils en sécurité ? », se demande-t-on sans avoir de réponse. Le malaise de cette déconnexion est rendu d'autant plus fort lorsqu'elle est mise en contraste avec la clarté brutale des enregistrements sonores des bombardements israéliens et des explosions, entendus sur fond noir, comme pour nous signifier ce qu'il se passe à Gaza lors de ces moments de coupure.

De plus, à mesure que le film avance et que Sepideh joue sur ses apparitions furtives à l'écran, c'est aussi la déconnexion géographique, la distance entre nos réalités (à Sepideh et à nous d'une part et à Fatma et aux Gazaouis d'autre part) qui semble se creuser. Comment accepter de continuer à vivre normalement nos vies quotidiennes quand on est conscient-es du niveau de souffrance que traversent Fatma et tous-tes les habitant-es de Gaza ?

En réalité, toute la force de ce film, c'est qu'il parvient à utiliser la fatalité de la déconnexion numérique et géographique comme une force irrésistible pour paradoxalement nous connecter émotionnellement au plus proche des enjeux traversés par ses protagonistes (avec, bien sûr, une protagoniste principale dont la force d'attraction déjoue à elle seule tous les brouilleurs israéliens) et nous transmettre « l'état d'apnée » de sa réalisatrice, tel qu'elle nous l'a décrit.

¹⁶ Éditorial « *Que veut cacher Israël en imposant le huis clos à Gaza ?* », Le Monde, 01 septembre 2025.
URL: https://www.lemonde.fr/idees/article/2025/09/01/que-veut-cacher-israel-en-imposant-le-huis-clos-a-gaza_6638009_3232.html (consulté le 10 septembre 2025).



Un film-miroir aux multiples reflets

Comme Sepideh nous l'a dit pendant notre rencontre, elle n'est pas journaliste, elle est cinéaste. Dès lors, pour tout documentaire qu'est son film et malgré sa forme contrainte, Sepideh y exploite à très juste escient les codes qui font la force du langage cinématographique, en premier lieu desquels : le cadre et le jeu de miroirs... Et quel jeu de miroirs nous propose-t-elle !

- **Fatma et ses photos, la résistance des Gazaouis et l'avancée du génocide**

Les premiers « reflets » (pour parler simplement) ce sont ceux dont nous avons parlé dans la première partie de ce texte : Fatma reflète la résistance des Gazaouis à travers la lentille de son appareil photo et les photos qu'elle prend sont elles-mêmes le reflet de sa détermination et de sa démarche de montrer la flamme de vie à Gaza. Elles sont aussi le reflet, de plus en plus sombre, de plus en plus pixelisé aussi, de son état d'esprit et de sa dépression grandissante (et inversement bien sûr) qui reflète elle-même l'avancée du génocide des Palestinien-nés par Israël. Globalement, le film se veut donc être, à la fois, le reflet du travail et du message de Fatma et de la situation à Gaza.



- Les histoires de Sepideh et Fatma, les histoires de l'Iran et de la Palestine

Le second jeu de reflets dont on peut parler est évident puisque Sepideh nous l'explique dès la scène d'ouverture du film. C'est celui qui existe entre elle-même et Fatma : « La rencontre fut comme voir un reflet de moi-même dans un miroir, qui m'a fait réaliser combien nos deux vies étaient affectées par les murs et les guerres. », nous raconte la réalisatrice.

L'explicitation du lien entre le vécu de Sepideh et celui de Fatma s'inscrit, tout au long du film, par sa présence, discrète mais assumée à l'écran. Plutôt que d'opter pour une forme de pseudo-neutralité¹⁷ ou pour une forme de suggestion dans la mise-en-scène (ou dans la narration) du lien existant entre le vécu de la réalisatrice et le son sujet de son film,¹⁸ Sepideh fait plutôt le choix tranché, dès le début du film, d'exister en voix off, de parler d'elle et de ses expériences et même d'afficher son visage à la caméra¹⁹. Il ne s'agit toutefois pas pour elle d'exister dans le film avec la même intensité que Fatma, la place étant au contraire très clairement laissée à cette dernière.²⁰ Son intention était, au moment où il était pertinent de le faire, d'afficher ce miroir qui lie l'histoire de Fatma – c'est-à-dire l'histoire des Gazaouis face à la colonisation israélienne qui contraint Fatma et les siens à l'enfermement dans leur pays – à son histoire à elle, celle qui découle de la dictature iranienne et qui la contraint elle et de nombreux autres dissidents politiques de son pays à l'exil.

¹⁷ Cette « pseudo »-neutralité, souvent de mise dans la forme documentaire, est un procédé qui s'avère souvent assez problématique puisqu'il nie tant les biais, que le pouvoir des choix de mise en scène sur le film. Comme on l'apprend en sciences sociales : aucun observateur n'est neutre.

¹⁸ Choix récurrent au cinéma mais qui implique que les spectateur·ices possèdent à la fois un minimum de codes de lecture cinématographique et les clés contextuelles du sujet traité, ce qui est forcément contradictoire avec la volonté de faire un film de sensibilisation à destination d'un public le plus large possible.

¹⁹ Et parfois même celui de ses chats, « car les chats, c'est important ! », avons-nous solennellement convenu lors de notre entrevue.

²⁰ Pour l'anecdote, Sepideh nous a précisé lors de notre rencontre qu'effectivement la gestion de sa présence à l'image avait été tout un enjeu pour elle. Toutefois, le choix du cadrage était toujours de l'improvisation au moment de leurs conversations et elle n'a pas voulu intervenir dessus en post-production.

C'est notamment le cas lors de conversations qu'elles ont sur l'Islam et le foulard islamique²¹ et, de notre avis, ça l'est de manière encore plus significative lorsqu'elles parlent de la désignation d'un nouveau chef à la tête du Hamas, Yahya Sinwar, en août 2024²². « Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter un chef pareil », blague Fatma en expliquant que Sinwar n'est pas du tout populaire parmi la population gazaoui. Sepideh s'autorise alors, pour une des rares fois dans le film, à montrer un moment où elle donne sa propre opinion à Fatma, plutôt qu'uniquement l'inverse. « Sinwar est très aligné sur le régime iranien », lui explique-t-elle, « Et ces gens ne veulent pas la paix, ils veulent la guerre. Ils sont comme Netanyahu d'une certaine manière. ».

En disant cela, Sepideh s'adresse bien sûr avant tout à Fatma en mettant en parallèle l'autoritarisme, le caractère belliqueux et la bigoterie des leaders de leurs deux pays. Mais pour nous, spectateur-ices sympathisant-es de la cause palestinienne depuis l'Occident, cela résonne tout à fait différemment, d'autant plus depuis les bombardements israéliens et américains en Iran en juin 2025. L'opportunité que nous donne cette prise de parole de Sepideh – exilée iranienne car opposante aux dictateurs qui gouvernent son pays, tout en étant manifestement une alliée inflexible de la lutte palestinienne pour l'indépendance – c'est de nous éclairer une voie politique qui évite le piège du « campisme »²³.

En effet, pour Sepideh, le fait que le régime iranien se place en principal allié militaire de la cause palestinienne n'est absolument pas contradictoire avec le fait de le combattre. « On peut tout à fait être contre plusieurs oppresseurs, même quand ils combattent entre eux », nous expose-t-elle lors de notre rencontre, « je ne comprends pas pourquoi certaines personnes refusent de comprendre cela ». Et pour cause, elle sait parfaitement que le soutien du régime iranien à la cause palestinienne (en réalité, avant tout au Hamas) tient avant tout d'une logique opportuniste pour asseoir son propre pouvoir dans la région via ce qu'il appelle « l'axe de la résistance »²⁴. Cette logique impérialiste est, en réalité, ce qui motive principalement l'Iran (avec, bien sûr, des considérations de politique intérieure) à s'opposer au pouvoir israélien et à sa logique coloniale, elle-même à visée hégémonique sur le Moyen-Orient. Dans cette mesure, lutter contre le colonialisme israélien et son appui impérialiste états-unien ne doit pas nous conduire à oublier que le gouvernement iranien (tout comme son propre appui impérialiste russe) est lui-même tout autant un régime oppressif et criminel, tant à l'encontre de sa population qu'à l'égard des autres populations de la région : kurdes et syriennes notamment.²⁵

²¹ Où les différences entre leurs situations respectives et entre leurs contextes de vie expliquent autant leurs divergences d'opinion que leur respect mutuel malgré cela.

²² Il fut tué 2 mois plus tard, à Rafah, par l'armée israélienne.

²³ Notion issue de la guerre froide qui consiste à désigner le fait d'analyser les rapports politiques mondiaux uniquement avec une logique de "blocs" qu'on considère comme ennemi ou allié. Basiquement, la logique consiste à se dire que l'ennemi de mon ennemi est forcément mon ami et inversement. Pour plus de détail voir par exemple : Marc Semo, « Le « campisme », ou choisir son camp dans un monde divisé », Le Monde, 22 mai 2024. URL: https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/05/22/le-campisme-ou-choisir-son-camp-dans-un-monde-divise_6234892_3232.html (page consultée le 17 septembre 2025)

²⁴ Qui s'appuie, ou plutôt « s'appuyait » sur le Hamas en Palestine, le Hezbollah au Liban, le régime de Bachat Al-Assad en Syrie, les rebelles Houtistes au Yémen et les milices chiites en Irak, cela avec un soutien externe de la Russie et, dans une nettement moindre mesure, de la Chine. Voir : Fattori, Hennion, Picard, « En cartes, comprendre "l'axe de la résistance" », Le Monde, 27 juin 2025. URL : https://www.lemonde.fr/international/visuel/2025/06/27/comprendre-l-axe-de-la-resistance-au-moyen-orient-en-cartes_6616186_3210.html (page consultée le 17 septembre 2025)

²⁵ Pour un éclairage plus exhaustif sur l'écueil que représente la croyance selon laquelle les adversaires des États-Unis et d'Israël seraient nécessairement des alliés de la lutte palestinienne, voir : CADTM, « Pourquoi

En mettant en miroir l'oppression qu'elle vit et celle que vit Fatma, tout en nous montrant la solidarité qui existe entre elles deux dans leurs luttes respectives, Sepideh nous montre à nous que l'intérêt des peuples, tant palestinien qu'iranien²⁶ diverge des stratégies de leurs dirigeants avides de plus de pouvoir et que le réel internationalisme pour la libération des peuples opprimés ne peut jamais consister à soutenir un régime oppressif plutôt qu'un autre.

- **Sepideh et nous**

Et cela nous mène au troisième jeu de miroirs mis en place dans le film, celui qui nous concerne directement nous, spectateur·ices et sert de ressort principal à la construction de notre empathie pour Fatma. Pour établir ce ressort, Sepideh a su, comme avec les contraintes de déconnexion qui paradoxalement nous connectent d'autant plus à Gaza et ses habitant·es, retourner la contrainte du format de son film pour en faire en force. Et à nouveau, en tant que cinéaste, elle a pu, pour ce faire, s'appuyer sur un procédé du 7ème art bien connu lorsqu'il s'agit, pour le protagoniste d'un film, de faire une adresse directe aux spectateur·ices et susciter leur empathie : le regard caméra... Or, comme on le sait, dans une conversation en vidéo, le regard de la personne qui parle est quasiment tout le temps dirigé vers la caméra qui le filme.

S'agissant toutefois d'une contrainte visible, permanente dans le film et à laquelle nous sommes, en tant qu'usager·es des outils numériques, largement habitué·es, le procédé aurait pu ne pas s'enclencher ou s'essouffler assez vite. La réalisatrice a donc dû parvenir à nous amener progressivement face au regard de Fatma pour qu'on s'y accroche et s'assurer, à mesure que le temps passe, qu'on y reste attaché·es, tout comme à son récit et aux enjeux qu'elle traverse (même si, de nouveau, le charisme de Fatma et ce qu'elle a à nous dire font déjà beaucoup pour capter notre attention et notre empathie). Pour cela, Sepideh a utilisé son propre rôle d'interlocutrice de Fatma et a su calibrer comme il le fallait sa présence à l'écran. Elle nous amène ainsi subtilement à sa place par son procédé de cadrage et par, vous l'aurez vu venir, un jeu de miroir (cette fois, encore plus littéral).

Lors de leur première conversation, les images de Sepideh et Fatma apparaissent toutes les deux sur le smartphone qui est filmé. Cela leur permet à elles deux de se présenter et d'instaurer visuellement, pour les spectateur·ices, le lien qui les lie. Mais assez vite, une fois ces présentations faites, le cadre se resserre autour du visage de Fatma exclusivement. Pour, d'une part, lui laisser la place à l'écran comme on l'a dit précédemment mais aussi, comme nous l'a expliqué Sepideh lors de l'échange avec la salle, « pour donner l'impression que *vous* [les spectateur·ices] rencontrez Fatma », en nous retrouvant face à elle, notre regard plongé dans le sien. Fait intéressant, étant donné que Fatma utilise elle aussi le ressort du regard vers l'objectif dans ses photos, ce jeu de substitution nous amène non seulement face à elle mais aussi face aux personnes qu'elle photographie et auxquelles on peut donc également lier notre empathie.

les BRICS ne dénoncent pas le génocide en cours à Gaza », 7 août 2025. URL: <https://www.cadtm.org/Pour-quoi-les-BRICS-ne-denoncent-pas-le-genocide-en-cours-a-Gaza> (page consultée le 17 septembre 2025).

²⁶ Et sans doute de tous les peuples du monde face à leurs gouvernements.

Le visage de Sepideh réapparaît toutefois de temps à autre, lorsqu'il s'agit de nous amener à vivre avec elle son « état d'apnée » lors des moments de déconnexions et d'attentes. A ces moments-là, le processus d'identification à elle est déjà bien en place et l'angoisse sur son visage est devenue le reflet de la nôtre. Sa silhouette réapparaît aussi lorsqu'elle est face aux médias et aux déclarations odieuses des responsables politiques qui cautionnent, promeuvent, organisent et/ou tirent parti du génocide. Dans ces moments, on la voit, en reflet dans l'écran de télévision assister, impuissante, triste et révoltée au froid récit des médias des crimes commis par Israël. Ce reflet littéral devient le reflet métaphorique de nos propres impuissance, tristesse et révolte.



- **L'hors-champ, du monde vers Gaza et inversement**

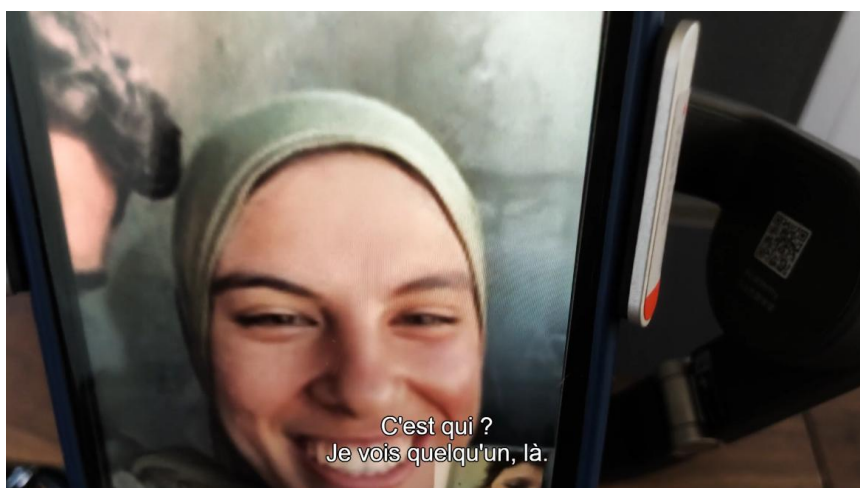
Reste enfin à souligner tout ce qui peine à apparaître dans le cadre et dans ce jeu de miroirs mais dont l'importance est, encore une fois mis en avant par la rencontre entre les contraintes intrinsèques du film et les ressorts du cinéma : tout ce qui se trouve « hors-champs » dans le film.

D'abord, tout ce qui est la plupart du temps hors-champs du côté de Fatma, c'est-à-dire, en premier lieu, ses proches mais aussi globalement tous-tes les habitant-es et la région de Gaza. Comme on l'a compris, Fatma se donne pour mission, en tant que photoreporter, d'amener autant que possible ces sujets dans le champ des caméras, malgré le huis-clos que tente d'imposer Israël. Mais les frontières du cadre d'expression permis par son appareil et, encore plus, celui de la caméra de son téléphone (on remarquera d'ailleurs le choix de Sepideh de laisser le bord, autrement dit les « limites » de son propre smartphone apparent à l'image, plutôt que d'avoir davantage resserré le cadre sur la vidéo) soulignent, pour nous, spectateur-ices extérieur-es au désastre, à quel point la réalité de celui-ci nous est présentée de manière extrêmement restreinte.

Au début du film, on a l'impression que Fatma est toujours entourée de personnes que l'on ne voit pas à l'image. Des personnes qui, elles aussi ont une vie, des projets, des espoirs et des blessures à raconter. Mais au fur-et-à-mesure du film, on sent que cette présence autour de Fatma se fait de plus en plus éparse, de plus en plus silencieuse et qu'elle se retrouve toujours plus seule face à la destruction. Elle nous raconte à un moment donné sa solitude, entourée d'une mer de ruines où les habitant·es ont disparu, assassiné·es ou exilé·es ailleurs à Gaza.



Si on reverse la perspective, on se rend alors compte que l'hors-champ, du côté de Sepideh, de notre côté du monde, par-delà les frontières maintenues fermées par Israël, est infiniment plus grand. « Nous sommes dans une boîte et c'est tout ce que nous voyons », illustre parfaitement Fatma. Ce monde en hors-champs c'est ainsi que le vivent les Gazaouis. Si Fatma a pu être les yeux de Sepideh et les nôtres à Gaza, les appels avec Sepideh ont été à l'inverse, durant ces quelques mois, la rare fenêtre sur le monde que Fatma a pu avoir dans sa vie. Il est fou de se rendre compte qu'à cause du blocus maintenu par Israël depuis près de 20 ans, des milliers de Gazaouis n'ont même jamais eu l'occasion de voir à travers une telle fenêtre au-delà de leurs frontières. En témoigne l'exemple du frère de Fatma lorsqu'il passe à côté de sa sœur, voit Sepideh sur l'écran de son téléphone et insiste pour mieux la voir. Fatma explique qu'il n'a jamais vu « une femme comme elle », c'est-à-dire une personne à l'étranger, hors de Gaza, qui communique en direct avec eux.



En combinant tous ces jeux de miroir et de perspectives, il nous apparaît dès lors qu'à travers les yeux de Fatma et la caméra de Sepideh, nous voyons non seulement (de manière extrêmement restreinte) ce qu'il se passe à Gaza, mais que c'est aussi tout ce « Gaza invisibilisé » qui nous regarde nous. Comme Fatma l'a parfaitement compris et son travail le prouve : la solution à toute la destruction qui fait le quotidien des Gazaouis se situe dans cet hors-champ, hors de Gaza, et à l'inverse, ce qui s'y passe influence plus que jamais le reste du monde. « Je pense que si l'occupation et la guerre prennent fin en Palestine, la guerre finira partout dans le monde » prédit elle.

Renverser la perspective, devenir protagoniste

Reconnecter le monde à Gaza

Quelle réponse les occidentaux donneront-ils à ces attentes ? Quelle image renverront-ils aux Gazaouis assassinés par des armes qui, aujourd'hui encore, transitent sans problème dans nos aéroports ? Quel reflet auront-ils d'eux-mêmes à l'heure où on fera le bilan de ce qui a été fait et de ce qui aurait dû être fait pour empêcher ce génocide ?

Bien entendu, quand on dit « les occidentaux », on parle avant tout des gouvernements et des grandes entreprises occidentales qui méprisent les appels toujours plus massifs de la population révoltée face au génocide d'Israël et à leur hypocrisie, leur complicité avec celui-ci et les profits qu'ils en tirent. Car cette mobilisation populaire, elle est indéniablement bien présente, en Belgique aussi²⁷, et cela rend la complicité et le déni des gouvernements, et particulièrement des partis comme le MR et la NV-A d'autant plus scandaleuse. Ces partis de droite, à défaut de proposer quoique ce soit comme horizon sociétal désirable pour l'ensemble de la population²⁸, adoptent, dans une posture de plus en plus extrême, comme seule stratégie électorale de polariser la société²⁹. En l'occurrence, sur le génocide à Gaza et les guerres menées par Israël, ils surfent sur l'arabophobie et l'islamophobie qu'ils cultivent eux-mêmes et prennent des

²⁷ Exemples parmi tant d'autres : les rassemblements hebdomadaires, voire quotidiens, à Bruxelles, Liège, Verviers et ailleurs, ou encore, la manifestation de 120.000 personnes du 7 septembre dernier : « Manif géante pour Gaza à Bruxelles : « Nous sommes là pour préserver notre humanité » », Le Soir, 7 septembre 2025. URL: [Manif géante pour Gaza à Bruxelles : « Nous sommes là pour préserver notre humanité » - Le Soir](https://www.lesoir.be/700746/article/2025-09-23/plafonnement-des-cotisations-sur-les-hauts-salaires-coup-dur-pour-la-secu) (page consultée le 23 septembre 2025)

²⁸ Car pendant ces diversions polarisantes, ces partis au pouvoir sont occupés à détricoter ce qu'il reste de sécurité sociale au profit unique des plus riches. Un exemple encore au moment d'écrire ces lignes qui passe inaperçu dans le flux de brouhaha qu'ils entretiennent : « Plafonnement des cotisations sur les hauts salaires : coup dur pour la Sécu », Le Soir, 23 septembre 2025. URL: <https://www.lesoir.be/700746/article/2025-09-23/plafonnement-des-cotisations-sur-les-hauts-salaires-coup-dur-pour-la-secu> (page consultée le 24 septembre 2025)

²⁹ Autrement dit, de monter les gens les uns contre les autres sur base d'idées réactionnaires et haineuses.

positions négationnistes, voir apologistes des crimes de guerre israéliens.³⁰ Cela arrangeant, par la même occasion, leurs affaires lucratives avec l'État israélien.³¹

Alors, que faire de plus face à cette machine infernale de déni et de mauvaise foi et face à l'immobilisme de la classe dirigeante ?

La priorité absolue est évidemment de mettre immédiatement fin au génocide alors que vraisemblablement plus de 100.000 personnes ont déjà été tuées par Israël³² et que l'état de famine généralisé a été décrété par l'ONU, fin août, après des mois d'alerte vaine³³. À cette fin, tous les moyens nécessaires pour stopper un tel massacre nous semblent légitimes, sachant d'autant plus que les leviers existants pour faire cesser les horreurs du sionisme se trouvent pour l'essentiel ici, en Occident. Dans le film, la première fois que Sepideh rencontre le père de Fatma, en mai 2024, peu après la rupture du cessez-le-feu par Israël et la reprise des bombardements, la première phrase que celui-ci lui dit est « Quand cette guerre se terminera-t-elle ? ». Sepideh veut lui répondre que ça se terminera si les États-Unis décident enfin d'arrêter de soutenir Israël mais personne n'entend sa réponse. Sans doute parce que tous-tes les Gazaouis savent déjà cela, que sans le soutien des États occidentaux, le pouvoir de destruction d'Israël ne tiendrait plus qu'à un fil.

Il s'agit donc de tout faire pour couper ce fil qui permet la continuation des actions militaires d'Israël. Nous pensons notamment qu'il serait nécessaire d'agir :

→ sur les financements qui permettent cette guerre : l'Union européenne a montré avec la Russie ou avec l'Iran que, si elle le veut, elle est tout à fait capable de mettre en œuvre des mesures d'étranglement financier à l'encontre d'autres États (dans ce cas-ci d'autant plus, dans la mesure où elle est le premier partenaire économique d'Israël). Outre la rupture des accords de libre-échange (qui ne sont toujours pas suspendus aujourd'hui!) l'UE (ou même un groupe de pays volontaires, histoire d'éviter de devoir attendre un consensus inatteignable avec l'Allemagne ou la Hongrie par exemple) pourrait légalement et légitimement décider de geler les avoirs israéliens en Europe, de suspendre toute relation commerciale, d'interdire les investissements dans ce pays et d'imposer des sanctions à l'égard d'entreprises (même non-européennes) qui décideraient de participer au financement du génocide. Elle peut aussi suspendre ses politiques de coopération avec Israël (sur le plan scientifique, énergétique, etc.) et demander

³⁰ On se souvient par exemple du « coup de génie » applaudi par le président du MR au moment de « l'attaque aux bipeurs » qu'avait menée Israël contre le Hezbollah, en tuant de manière extra-judiciaire et au mépris du droit international, une quarantaine de personnes, dont de nombreux civils et plusieurs enfants et en blessant plus de 3.000, principalement aux yeux et aux mains. Le Haut-commissaire de l'ONU pour les droits humains avait condamné sans réserve ce qu'il qualifie de crime de guerre « destiné à propager la terreur ».

Voir : « Entretien Amélie Férey : avec l'opération bipeurs au Liban, « on assiste à un renoncement au droit international », Libération, 24 septembre 2024 URL : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/amelie-ferey-avec-lattaque-de-bipeurs-au-liban-on-assiste-a-un-renoncement-au-droit-international-20240924_3K7LCHCA75CJXMCCVZRQEW4DU/ (page consultée le 23 septembre 2025)

³¹ Pour l'évolution de l'indice boursier « Défense » (qui regroupe les cotations des entreprises liés à l'armement) qui tire vers le haut les profits générés sur les marchés financiers par les banques, les fonds de pensions et les États eux-mêmes, voir le post de la chercheuse et militante Aline Fares du 4 juin 2025 : https://mastodon.social/@Aline_fares/11462541103405423 (page consultée le 23 septembre 2025)

³² « À Gaza, la barre des 100 000 morts a probablement été atteinte, selon une nouvelle étude », Courrier international, 6 juillet 2025. URL : https://www.courrierinternational.com/article/etude-a-gaza-la-barre-des-100-000-morts-a-probablement-ete-atteinte_232822 (page consultée le 23 septembre 2025)

³³ « Famine May Already Be Unfolding in Gaza, Experts Warn », Time, 18 mars 2024.

URL : <https://time.com/6957987/famine-gaza-ipc-report> (page consultée le 23 septembre 2025)

aux fédérations sportives et culturelles telles que l'UEFA ou l'Eurovision d'exclure les fédérations israéliennes membres.

→ sur la possibilité pour Israël de se fournir en armes : l'UE et ses États-membres ont le pouvoir de décréter un embargo sur les armes à destination d'Israël (ce qui a été et est toujours le cas, de manière plus ou moins effective, à l'égard de nombreux pays³⁴), assortis de sanction à l'égard des États qui ne le respecteraient pas. A ce stade, aucune interdiction de fourniture d'armes n'a été décrétée à l'échelle européenne à l'égard d'Israël.

→ Avec et en dehors de l'ONU : Emmanuel Macron fait grand cas de sa récente conférence onusienne pour la reconnaissance légale de l'État palestinien mais il y a bien plus qui pourrait être fait en prenant appui sur l'ONU. Outre des résolutions basiques pour des cessez-le-feu qui n'existent toujours pas à l'heure actuelle, le cadre d'action de l'ONU pourrait permettre d'aller jusqu'à la création d'une force d'interposition (soit de casques bleus, soit de pays mandatés) pour mettre fin au génocide. Cela est bien sûr bien illusoire puisque ça nécessiterait forcément un assentiment des États-unis mais rien n'empêche (théoriquement bien sûr) qu'une coalition de pays décide par elle-même d'une intervention à une échelle quelconque.

On se rend bien compte que dire cela à nos gouvernements tient, à ce stade, plus du brassage de vent que d'une réelle stratégie de plaidoyer politique. Toutefois, on remarque que des inflexions, même si elles sont minimales, ont eu lieu ces derniers mois face à la pression populaire, en témoignent par exemple les quelques sanctions (plus de l'ordre symboliques que réellement effectives³⁵) édictées par le gouvernement fédéral début septembre.

La piste d'action la plus crédible pour tenter de se rapprocher de ces objectifs consiste donc, à l'heure actuelle, à l'action directe des citoyen·nes et des organisations solidaires des Gazaouis. Les différentes flottilles pour Gaza³⁶ sont sans doute les exemples les plus frappants de personnes – dont des belges- qui décident de jouer le rôle que les gouvernements n'assument pas.

De nombreuses autres actions ont lieu à travers l'Europe (comme, par exemple, en Italie où les blocages pour mettre la pression au gouvernement Meloni contre son soutien à Israël sont particulièrement massives³⁷), et en Belgique aussi : blocage d'entreprises d'armement³⁸, actions dirigées contre les organismes comme BNP Paribas qui financent le génocide³⁹, actions coordonnées de boycott,⁴⁰ etc.

³⁴ Voir <https://embargo.grip.org/>

³⁵ Voir par exemple : « La police belge est scotchée aux technologies israéliennes », Le Soir, 5 septembre 2025. URL : <https://www.lesoir.be/697222/article/2025-09-05/la-police-belge-est-scotchee-aux-technologies-israeliennes> (page consultée le 23 septembre 2025)

³⁶ Voir <https://globalsumudflotilla.org> pour la flottille en route pour Gaza en ce mois de septembre et <https://freedomflotilla.org/> pour les actions similaires précédentes.

³⁷ Voir le post de Jacques Chastaing, « Du jamais vu : toute l'Italie en grève générale et totalement bloquée pour la Palestine », sur Facebook. URL : https://www.facebook.com/story.php?story_fbid=24556585824036297 (page consultée le 23 septembre 2025)

³⁸ Voir <https://stop-arming-israel-belgium.com/en/> ou encore <https://www.association-belgo-palestinienne.be/des-activistes-bloquent-des-entreprises-darmements-liees-a-israel-et-a-sa-politique-genocidaire/>

³⁹ <https://www.rtf.be/article/guerre-israel-gaza-des-agences-bnp-paribas-fortis-visees-par-des-actions-pro-palestiniennes-11542755>

⁴⁰ <https://www.association-belgo-palestinienne.be/quest-ce-que-le-bds/>

Certes, la tâche est énorme et l'opposition et la répression de ces actions le sont tout autant⁴¹. « On est très nombreux à être frustrés. Je pense que les dirigeants occidentaux cherchent à nous rendre complices. On nous force à voir ça sans nous laisser la possibilité de réagir à la juste hauteur. Quelque part, c'est nous violenter aussi. En réalité, pour garder notre santé mentale on est obligé de continuer à parler de la Palestine et de dire qu'on n'est pas d'accord avec ça jusqu'à ce que ça cesse. Toute forme d'action, tout est bon à prendre. Il faut maintenir la pression dans l'espoir que ça puisse les faire cesser », a parfaitement résumé Sepideh lors de sa prise de parole face à notre public.



Elargir le champ et préserver les futurs possibles

Nous terminerons ce texte par quelques réflexions quant au fait que ce qui se joue aujourd'hui ne se limite malheureusement pas au génocide en cours à Gaza mais s'étend manifestement, en Cisjordanie aussi, à l'élimination pure et simple des possibilités de futur pour tous·tes les Palestinien·nes. Il s'agit donc de faire pression urgemment pour stopper le massacre en cours mais aussi de penser et d'inscrire notre action dans le temps pour faire face à l'entreprise coloniale israélienne dans son ensemble.

Nous cherchons donc à réfléchir à quelques pistes qui puissent participer à nourrir le renforcement de notre propre action en ce sens.

Nous pensons qu'il faut, tout d'abord, ne pas perdre de vue que cette lutte est avant tout une (longue) lutte pour l'indépendance et, nous devons dès lors laisser la place centrale et la parole aux Palestinien·nes et, plus largement, aux Arabes dans cette lutte⁴², *a fortiori* vu, comme on l'a dit, le rôle de cible politiques qu'ils et elles portent actuellement.

⁴¹ Voir par exemple : <https://www.association-belgo-palestinienne.be/%C3%A9v%C3%A8nement/palestine-des-entreprises-darmement-complices-du-genocide/>

⁴² Rappelons en effet que la lutte pour l'indépendance de la Palestine, s'inscrit dans la continuité de la lutte arabe pour l'indépendance au sein, d'abord, de l'Empire ottoman, puis, face aux puissances coloniales françaises et anglaises. Le drapeau palestinien est d'ailleurs un héritage de cette lutte indépendantiste des peuples arabes puisqu'il s'agit du drapeau panarabe historique, issu du drapeau du Royaume hachémite de

Toutefois, nous estimons qu'il est aussi nécessaire de ne pas se contenter de relayer la voix des opprimé-es mais de produire des discours et des actes qui prennent à la fois en compte les contextes respectifs différents, mais aussi les responsabilités particulières qui sont les nôtres en tant qu'Européen·nes, ainsi que les leviers d'action privilégiés dont nous disposons. Notre pari étant que ne pas se contenter de relayer la parole des opprimé-es, c'est en réalité se mettre en capacité de mieux la relayer et la soutenir.

Premièrement parce que prendre en compte les contextes différents nous permet d'éviter les silences gênés et les diversions lorsque les positions des Palestinien·nes sur place ou des membres de la diaspora arabe ne rencontrent pas celles qu'on peut attendre d'Européens blancs. Par exemple, on constate souvent que des Palestinien·nes vivant en Palestine vont régulièrement dénoncer les actions « des juifs » sans distinguer les israéliens des personnes de confession juive en général. Ceci est juste parfaitement logique de leur position, puisque ce qui différencie un·e Palestinien·ne d'un·e Israélien·ne et qui justifie de fait les traitements différents qu'ils subissent par Israël est défini précisément par le fait d'être juif ou non. Or, cette position serait en revanche tout à fait incompréhensible de la part de personnes blanches en Europe où les personnes juives sont minoritaires et ont été et continuent d'être victimes des pires amalgames (une distinction entre, d'une part, la politique sioniste et les personnes qui s'y prêtent et, d'autre part, les personnes juives en général, est donc pour nous tout à fait essentiel). Il en est de même sur le rapport à l'usage de la violence, selon qu'on y soit directement exposé·es, comme les Palestinien·nes, ou qu'on ne la suive que de loin comme nous. Dès lors, prendre en compte le caractère situé des discours peut nous permettre d'assumer de relayer des contenus de la lutte pro-palestinienne et de soutenir leurs auteur·ices malgré le fait que ce qu'ils disent ne correspond pas à ce que nous dirions par nous-mêmes, de notre propre position, mais est tout à fait compréhensible de la leur. Cela, sans omettre d'ajouter, lorsque c'est nécessaire, des notes d'intention de notre part pour pouvoir expliquer et faire la distinction entre les différents points de vue.

Ensuite, parce qu'acter les responsabilités historiques particulières de l'Europe, dans l'antisémitisme pluriséculaire et le génocide des Juifs-ves et, par extension, dans la colonisation de la Palestine et le soutien au sionisme⁴³, c'est se donner les moyens de produire des portes de sortie à ce conflit et, précisément, déjouer le jeu de polarisation mis en place par l'extrême-droite et les soutiens indéfectibles actuels de la colonisation israélienne.

Il s'agit de se rendre capable de ne plus botter en touche les enjeux réels d'antisémitisme mais de les inclure dans une réponse globale au sionisme. En d'autres termes, nous devons être capables de produire des politiques alternatives qui prennent en compte les discriminations et les violences à l'égard des personnes juives, car, à l'heure actuelle, seule l'idéologie sioniste se fait entendre sur le sujet.

Hejaz et qui servit lors de la révolte arabe de 1916 à 1918 contre l'Empire ottoman, avec pour but de créer un grand état arabe à travers le Moyen-Orient.

⁴³ Pour creuser ces aspects, voir l'excellente vidéo pédagogique : Histoire Crépues, « L'histoire coloniale derrière la guerre Israël-Palestine », 17 octobre 2023.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=iQH22pqOdDQ> (page consultée le 18 septembre 2025)

Pour tenter d'avancer dans ce sens, il nous semble que, même si la résolution de cet enjeu est extrêmement complexe, il n'en reste pas moins pertinent et utile d'utiliser le canevas des théories et pratiques décoloniales pour y voir plus clair dans la marche à suivre. Dans les éléments que nous pouvons en retirer, nous pouvons mettre au centre ces différents concepts et défendre leur application de manière systématique et ciblée en fonction des enjeux des parties :

- Les réparations : il s'agit de se rendre compte qu'alors qu'il est à la base une idée fondamentaliste religieuse marginale, le sionisme a pu compter sur le carburant de l'antisémitisme européen, et particulièrement des politiques d'extermination des Juif·ves en Europe pour se développer. Israël, comme terre d'accueil des personnes juives a ainsi été, tout à la fois, une nécessité de survie pour nombre d'entre elles mais aussi une solution pratique pour l'Europe elle-même et son antisémitisme, qui a pu s'en servir tant pour se débarrasser des Juif·ves, que pour prétendre l'utiliser (dans une logique purement coloniale d'appropriation de terre étrangère) comme une réparation des crimes commis à leur égard.⁴⁴ Si on sera incapables de refaire cette histoire terrible et honteuse, nous pouvons en revanche tenter d'en changer le cours actuel, en plaidant pour de réelles réparations et une réelle politique de lutte contre l'antisémitisme qui remette au centre tant les responsabilités de l'Europe, plutôt que de les reporter sur les Palestinien·nes, que l'Histoire juive européenne, plutôt que les fantasmes fondamentalistes, au contraire de ce que font les soutiens au sionisme. Il s'agit aussi, évidemment, de penser les réparations à l'égard du peuple palestinien, tant pour les années de colonisation que l'Europe leur a directement imposé, que pour avoir rejeté sur eux ses responsabilités et en les ayant ainsi activement livré à la logique de nettoyage ethnique d'Israël.
- Le « droit au retour » : Il s'agit d'une revendication centrale des Palestinien·nes contraint·es à l'exil suite à la Nakba, l'exode palestinien sous pression israélienne, à partir de 1948. L'application de ce droit étant forcément conditionnée à l'arrêt de la politique sioniste, les conditions à cet arrêt doivent donc préalablement être réunies, notamment en permettant également une politique de retour pour les personnes juives exilées d'Europe et leurs descendant·es. Il s'agit de ne pas seulement considérer les israéliens comme des colons mais aussi comme des exilés, qui, pour beaucoup, héritent de siècles d'histoire européenne. Et, à cette fin, la lutte contre l'antisémitisme est à nouveau centrale et consiste notamment à reconnaître que défendre qu'Israël est la seule terre possible pour les Juif·ves (ce qui implique qu'ils n'ont pas leur place en Europe) est précisément une matrice de l'antisémitisme européen.
- L'accueil de tous·tes les réfugié·es : Dans la suite logique, il s'agit d'établir des politiques migratoires en accord avec ces principes et, parallèlement à une réelle politique de décolonisation (voir ci-dessous) sans laquelle tout ceci ne serait qu'un pansement humanitaire, que l'Europe assume, en retour de ses responsabilités coloniales, un rôle d'accueil de toutes les

⁴⁴ *Ibidem*

personnes lésées par celles-ci. Cela vaut donc pour les Palestinien·nes et pour les Juif·ves mais va, bien sûr, bien au-delà.

Bien sûr, cette logique ne peut pas tout régler tant la situation est complexe et tant on l'a laissée pourrir pendant des décennies et on ne prétendra pas apporter de réelles solutions à cela au-delà de ces pistes de réflexions. Par exemple, concrètement, quand bien même par miracle, ces conditions se réalisaient, il est assez inimaginable que des millions d'Israélien·nes quittent volontairement ce pays qu'ils ont bâti, fusse sur une terre volée. De plus, des exilé·es juif·ves ou leurs descendants n'auraient toujours nulle part d'autre où aller qu'en Israël.⁴⁵ Nous ne sous-entendons donc pas qu'il s'agirait de définir des horizons qui dépendraient d'un départ complet des Juif·ves de Palestine. En revanche, la certitude que nous pouvons avoir, c'est qu'aucune politique de cohabitation n'est possible en se fondant sur l'idéologie sioniste qui est, par nature, suprématiste et coloniale. Il s'agit donc "simplement" de tenter de réfléchir comment couper l'herbe sous le pied de cette idéologie qui a pour objectif d'être hégémonique sur la question de la justice à l'égard des personnes juive, en permettant d'autres alternatives pour les Juif·ves que l'émigration et le soutien à Israël. Et, à nouveau, il faut, pour cela s'appuyer sur la parole des personnes au premier plan de cette réflexion et de cette lutte, à savoir : les personnes et collectifs juifs anti-sionistes et progressistes.⁴⁶

Enfin, bien entendu, outre le développement des narratifs alternatifs au sionisme et leur diffusion dans l'espace politique (sur lequel on est, à l'évidence, encore nulle part), on ne pourra pas espérer que quelque changement positif face à l'apartheid et la colonisation subies par les Palestinien·nes ne se réalise sans exercer une pression massive et incessante sur Israël.

Pour ce faire, il s'agit donc, à nouveau, d'utiliser les leviers dont nous disposons en tant qu'Occidentaux dont les gouvernements fournissent un soutien vital au projet colonial sioniste tout en retirant des bénéfices très tangibles.

Parmi ces leviers citons par exemple :

→ Pousser les institutions et les entreprises, à commencer par celles proches de nous à mettre en place des politiques claires par rapport aux productions israéliennes. Il existe par exemple la campagne « Apartheid free zone » destinée aux institutions culturelles et aux entreprises.⁴⁷

→ Faire pression sur les partis des majorités gouvernementales MR-Engagés mais aussi sur ceux de l'opposition pour dépasser les revendications minimalistes de cessez-le-feu et intégrer des objectifs qui se basent sur des lectures structurelles et situées du conflit (bien que cela reste la priorité évidemment).

⁴⁵ Il serait tout à fait faux de se représenter les personnes juives présentes en Israël uniquement comme des personnes blanches européennes. Israël compte aussi nombre de Juif·ves exilés d'autres parties du monde, notamment arabes (du Yémen par exemple) ou d'Afrique du Nord. Il est à noter que ces juifs non-ashkénaze (c'est-à-dire non-européens) subissent en Israël des discriminations et du racisme récurrent. Voir notamment : https://fr.wikipedia.org/wiki/Juifs_y%C3%A9m%C3%A9nites (page consultée le 23 septembre 2025)

⁴⁶ Nous pensons bien entendu en premier lieu au collectif de « L'Union des Progressistes Juifs de Belgique » (voir : <https://upjb.be>), ainsi qu'au travail du chercheur Michel Staszewski et à son livre « Palestiniens et Israéliens. Dire l'histoire, déconstruire mythes et préjugés, entrevoir demain », publié en 2023 aux éditions du Cerisier.

⁴⁷ <https://www.apartheidfreezone.be/>

→ Mobiliser nos syndicats pour organiser des grèves, notamment dans les entreprises complices de la colonisation.

→ Et bien sûr, en prenant appui sur la stratégie coordonnée de la campagne BDS⁴⁸, cibler directement ces entreprises qui financent, participent et tirent profit de la colonisation telles que: Carrefour, BNP, Intel, la CAF (qui a construit le tram de Liège et avec qui la SNCB veut signer un énorme contrat de fourniture de trains⁴⁹), Starbucks, Wix, Axa, Airbnb, Caterpillar, G4S, etc. et toutes les entreprises liées à Israël (Sodastream, Teva Pharmaceuticals, Waze,...) par tous les moyens utiles tels que le boycott, les actions militantes, la contre-publicité dans son entourage et envers le public.

Le chercheur Nadim Haidar, auteur de la thèse « BDS : Une appréciation critique »⁵⁰ identifie parmi les causes principales⁵¹ au soutien indéfectible des États-Unis et de ses alliés occidentaux à Israël les causes suivantes :

- Le fait que les États-Unis soient eux-mêmes, tout comme plusieurs des soutiens les plus marqués d'Israël, un pays issu d'un processus de colonisation et de génocide des autochtones (tout comme le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les suprématistes blancs latino-américains comme Javier Milei en Argentine ou Jair Bolsonaro au Brésil)⁵². Soutenir la légitimité d'Israël c'est donc, pour ces gouvernements, une question de soutenir leur propre légitimité coloniale d'origine européenne.

- Le fait que la lutte pour l'indépendance de la Palestine soit devenue un symbole de résistance et de lutte contre l'impérialisme à travers le monde entier.

Dans cette optique, faire tomber le colonialisme israélien ce serait donc, en parallèle, un moyen d'affaiblir considérablement l'impérialisme occidental lui-même et un support solide pour les luttes des peuples opprimés et indigènes à travers le monde. Cela ne signifierait sans doute pas littéralement que « la guerre finira partout dans le monde » comme l'espère Fatma⁵³ mais ce serait, à n'en pas douter, un pas considérable vers un monde plus en paix et plus juste...

⁴⁸ BDS= « Boycott, Désinvestissement, Sanctions ». Voir : <https://bdsmovement.net/>

⁴⁹ « CAF, sors du train de l'apartheid ! », ABP, 23 avril 2025. URL : <https://www.association-belgo-palestinienne.be/caf-sors-du-train-de-lapartheid> (page consultée le 23 septembre 2025)

⁵⁰ Nadim Haidar, « BDS, a critical appraisal », American University of Beirut, Liban, Mai 2018.

URL : <https://scholarworks.aub.edu.lb/bitstream/handle/10938/21488/t-6795.pdf?sequence=1&isAllowed=y> (page consultée le 14 septembre 2025)

⁵¹ En plus de :

1. la force importante de lobbying dont dispose Israël aux USA et en occident en général.

2. la nature coloniale d'Israël qui en fait un sujet dont la fidélité est indéfectible, quel que soit le changement de régime qu'il pourrait connaître, vu sa dépendance à l'extérieur. Il est ainsi le meilleur allié de fait pour préserver les intérêts économiques et géo-stratégiques occidentaux au Moyen-Orient.

⁵² Notons aussi le soutien habituel des pays européens ayant eux-mêmes des intérêts coloniaux, a fortiori lorsqu'ils sont dirigés par des gouvernements de droite défendant ouvertement ces intérêts : Royaume-Uni, Pays-Bas, Italie, France et, bien sûr, Belgique (l'Allemagne et l'Autriche étant des cas à part au vu de leur histoire particulière avec Israël qui mériterait un développement en soi, tout comme pour les pays qui faisaient autrefois partie du Pacte de Varsovie, qui ont reconnu l'État de Palestine dans ce contexte et qui, depuis la chute du mur, ont adopté la posture occidentale de soutien inconditionnel à Israël).

⁵³ Sur cet espoir, Sepideh nous a confié ceci lors de notre rencontre : « à l'époque j'ai été plus critique mais là je comprends pourquoi elle a dit ça. La lutte palestinienne cristallise plusieurs axes de luttes qui convergent : anticoloniale, anticapitaliste, contre le racisme, pour la liberté et beaucoup d'autres choses. Donc effectivement, la fin du génocide serait un grand soulagement pour beaucoup de peuples et libérerait énormément de tensions dans le monde.



Avant la mort de Fatma, Sepideh avait prévu de conclure son film sur le long plan-séquence en travelling à travers les rues du nord de Gaza que l'on voit juste avant la dernière discussion avec Fatma. Comme promis dans sa scène d'ouverture, elle nous a fait atterrir parmi les ruines, sous le bruit incessant des bombardiers et des drones israéliens. A nous maintenant de faire un choix : celui de la déconnexion, en décollant de nouveau loin de Gaza, par-delà la menace israélienne et en acceptant de la laisser faire son œuvre. Ou de faire le choix que le film nous invite à faire, de rester connecter, de garder les yeux et le cœur rivés au sol de Gaza, à ses habitant-es et, en s'inspirant de Sepideh qui tente de faire atterrir la conscience d'autant de gens que possible parmi les Gazaouis, d'agir à notre échelle, avec nos propres moyens, pour que l'horreur cesse. Lorsqu'une spectatrice, lors de notre avant-première, a demandé à Sepideh où elle trouve la force de porter ce travail malgré l'ampleur de la tâche et le chagrin que Fatma ne soit plus là, elle a répondu, comme en miroir à la détermination dont a fait preuve Fatma jusqu'au bout : « Je pense à sa mère, aux autres Palestinien·nes qui perdent leur proches et moi je n'ai pas le droit de baisser les bras. Ma fatigue est anecdotique par rapport à ça. ». Il nous appartient de prolonger l'effet de substitution que nous a fait vivre Sepideh dans son film et de nous inspirer de son courage et sa détermination à elle et de celles de Fatma pour continuer, autant que nous le pouvons, au minimum à ne pas se résigner, à « avancer malgré tout ».

Pour découvrir autrement le travail de Fatma :

→ Rendez-vous à la première grande exposition en Belgique de ses photos au cinéma Galeries à Bruxelles : <https://galleries.be/fr/exhibition-fatma-hassona-the-eye-of-gaza/>

→ Découvrez, à partir du 24 septembre, son livre « Fatma Hassona, les yeux de Gaza », disponible dans toutes les bonnes librairies.